Document generated on 04/16/2024 9:09 p.m.

Lurelu

Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 39, Number 2, Fall 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82863ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this review

L'équipe (2016). Review of [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, *39*(2), 19–21.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2016

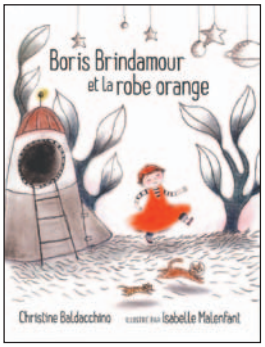
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Les coups de cœur de *Lurelu*

par l'équipe

Pépito ou la célébration de la différence

Peu d'albums créent de l'émoi, bousculent les repères, provoquent des discussions autant que *Le tragique destin de Pépito*, paru chez Comme des géants en début d'année. On a adoré, souvent, on a moins aimé peut-être, mais on en a parlé. Trop de ceci, trop peu de cela, le fait est que *Pépito* a réussi à toucher le lectorat.

Le duo Catherine Lepage et Pierre Lapointe mettent ici en scène Pépito, petit bonhomme à l'allure rondelette qui arrive dans un nouveau quartier, une nouvelle école. Son apparence, mais aussi son esprit solitaire, et l'intérêt qu'il éveille chez la jolie Margot, lui attirent les foudres d'une bande de garçons. La différence a tôt fait de le reléguer au rang des gens à éliminer.

Le triste sort réservé à Pépito nous ébranle justement, parce qu'il n'y a pas d'espoir possible pour lui. L'idée qu'il ne soit pas, au bout du compte, un humain comme les autres permet au lecteur d'établir une certaine distance entre lui-même et ce que vit le personnage, sans pour autant atténuer la force du propos. Il faut voir aussi la portée des illustrations qui, en apparence toutes simples – faites de rouge et de bleu sur fond blanc –, expriment avec précision la douleur, la haine, mais aussi la tendresse vécues par les personnages. Les traits caricaturaux qui définissent le visage de tous les protagonistes permettent par ailleurs d'occulter la supériorité scandée par les intimidateurs.

Pierre Lapointe et Catherine Lepage ont réussi à parler d'intimidation sans tomber dans l'apitoiement. Bien au contraire, même, ils ont réussi à louanger la différence en empruntant un chemin de traverse.

Marie Fradette

Coup de cœur pour Brindamour

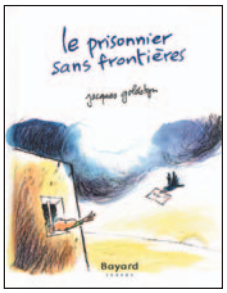
Plusieurs albums m'ont charmée au cours de la dernière année, mais *Boris Brindamour et la robe orange* (Bayard Canada Livres) m'a particulièrement touchée. Quel bel enfant que ce petit Boris qui, du haut de ses cinq ans, assume qui il est sans tenter de changer pour se faire accepter des autres. Pourtant, cela ne se fait pas sans peine.

Christine Baldacchino décrit avec justesse l'univers scolaire et les émotions vécues par le petit Boris, qui subit les moqueries des enfants de sa classe. Car ce qu'il préfère à l'école, c'est le coin déguisement, la robe orange qu'il enfile et qui fait «frou, frou, frou, crouch, crouch, crouch», et les souliers qui font «tic, tic, tic» lorsqu'il se déplace. La présence rassurante de sa mère, son regard bienveillant, sans jugement, lui permettent de s'épanouir et d'être ce petit garçon qui aime jouer, dessiner, et qui a une imagination foisonnante.

Les illustrations d'Isabelle Malenfant ont quelque chose d'envoutant, entre autres celles qui représentent le monde imaginaire de Boris. Sa robe orange semble aérienne, presque immatérielle. Malenfant dépeint à merveille les émotions des personnages; que de tendresse dans le regard que s'échangent Boris et sa mère! Une superbe histoire, tout en subtilité, qui parle d'exclusion, mais surtout d'acceptation.

Céline Rufiange

Coup de cœur sans frontières



Le prisonnier sans frontières, cette histoire d'images sans paroles, prône avec force et courage le pouvoir de l'écriture! Ce curieux paradoxe joue des mises en pages changeantes, exploite ici et là de grands pans de vides silencieux, alors qu'ailleurs, il multiplie et rythme de courtes séquences imagées. La fascination vient peut-être du fait que l'histoire de Goldstyn se déroule sans beaucoup de moyens, que les dessins tout seuls arrivent à livrer le message, avec efficacité. J'aime que, dans une histoire, tout ne soit pas formulé et qu'on puisse lire entre les lignes, entre les images et apprécier toute la subtilité de sens. J'aime qu'une histoire nous soit donnée à partager, et que nous ayons une part active dans son accomplissement. Pour qu'une œuvre d'art existe, ne faut-il pas qu'elle soit reçue?

Francine Sarrasin

Deux garçons et un coup de cœur

Deux garçons et un secret (Éd. de la Bagnole) m'a attiré dès que je l'ai vu au Salon du livre : la couverture, dessinée par Marie Lafrance, est très réussie. Sans hésiter, je l'ai ouvert pour y découvrir une histoire à la fois tendre et triste.

Alors qu'il joue dans le carré de sable du parc, Émile trouve une bague. Sa découverte lui souffle une idée géniale : puisqu'il a envie d'être toujours auprès de son ami Mathis, Émile va lui demander de l'épouser – et c'est ainsi que les deux garçons se marient lors d'une cérémonie improvisée.

Mais au souper, quand Émile annonce ses épousailles à ses parents, son père réagit vivement : «Un gars ne se marie pas avec un gars. Ça ne se fait pas.»

Attristés par la réaction du père d'Émile, les garçons conviennent de se «démarier». Et c'est un Mathis tout penaud qui, au soir suivant, se fait consoler par sa mère : «Quand tu seras grand, si Émile et toi, vous vous aimez encore, vous pourrez vous marier pour de vrai.»

Texte tout en nuances, *Deux garçons et un secret* n'est pas un livre sur l'homosexualité : Émile et Mathis sont

Conte de la neige.

beaucoup trop jeunes pour qu'il soit question d'attirance sexuelle. Il s'agit plutôt d'une réflexion sur les préjugés que transmettent les parents. Pour traiter d'un sujet aussi important, Andrée Poulin fait montre d'une économie de mots délibérée, laissant les illustrations jouer un grand rôle. Le tout s'achève sur une note émouvante alors que les deux garçons remettent en doute les à priori des adultes en se disant : «Des fois, les enfants ont des secrets. Comme les parents.»

Une fin qui m'a fait cligner des paupières – une poussière dans l'œil, sans doute.

Sébastien Chartrand

Cœur de la neige

J'ai été particulièrement touché et transporté par le spectacle du Théâtre des Confettis, de Québec, intitulé *Conte de la neige*, présenté à la Maison Théâtre en janvier 2016, et qui s'adressait aux 8 à 12 ans. Il s'agit d'un texte de Philippe Soldevila, qui en signe aussi la mise en scène. Ce second volet d'une trilogie a été inspiré à l'auteur par sa propre enfance de fils d'immigrants espagnols, dans la très francophone Vieille Capitale, au tournant des années 70.

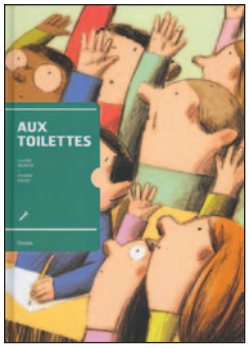
Il y narre les tourments et déchirements d'Octavio Casesnoves-Ruiz, qui préfèrerait s'appeler Louis Gagnon, déchiré entre sa culture d'origine, qu'en fait il ne connait pas, et la société dans laquelle il vit. Solitaire, entre un père écrivain lunatique dont toute l'attention est captée par sa machine à écrire, et une douce grand-mère qui atténue les conflits entre eux deux, Octavio cherche son chemin. Son père, qui a vécu la répression politique, la pauvreté et l'exil, ne comprend pas ce qu'il manque à son fils, qui a pourtant un toit pour s'abriter et un accès aux études lui permettant de réaliser ses rêves. Grâce aux confidences de sa grand-mère, le garçon va découvrir peu à peu le parcours difficile de son paternel, et comprendre l'héritage dont il est dépositaire.

Autour d'un texte fort, bien senti et abouti, on avait réuni une distribution impeccable, notamment le formidable comédien Christian Essiambre, qui incarnait Octavio avec la candeur et l'impulsivité de la jeunesse, appuyé avec justesse par Hughes Frenette, dans le rôle du père, et Agnès Zacharie, dans celui de la grand-mère. La scénographie relativement dépouillée mais mobile, modulable, permettait l'évocation du passé. De l'ensemble de la production se dégageait une belle cohérence, au service de la réflexion, qui passait à travers l'émotion transmise par le jeu bien investi des trois interprètes.

Raymond Bertin

Cœur hésitant…

Choisir mon coup de cœur n'est pas aisé cette année. J'hésite entre plusieurs, mais surtout entre l'humour et la conscience sociale, entre le livre pour faire rire et le



livre engagé. Il s'agit de deux magnifiques albums : *Aux toilettes*, d'André Marois, et *Le prisonnier sans frontières* de Jacques Goldstyn.

André Marois et Pierre Pratt ont créé un album dans lequel humour et fantastique s'allient pour faire rire les petits et les grands. Quelle idée originale de profiter de ce moment de solitude, soit une visite au petit coin, pour permettre au fantastique de s'immiscer dans le quotidien d'une classe! «Une épidémie d'envies urgentes» se déclare dans la classe et s'ensuit une cascade de va-et-vient par de nombreux élèves. Le découpage de l'histoire, les cadrages et la relation texte-image sont d'une efficacité redoutable. Le tout ajoute du dynamisme au récit. Un humour pince-sans-rire surgit de l'interaction des magnifiques illustrations aux couleurs chaudes et lumineuses et du texte qui va à l'essentiel. Un album qu'il faut absolument avoir dans sa bibliothèque!

Encore une fois, Jacques Goldstyn aura réussi à chambouler les cœurs de ses lecteurs. Avec cette histoire sans texte, *Le prisonnier sans frontières*, il parle avec tact et sensibilité de la situation des prisonniers d'opinion. Des illustrations aux traits vifs, avec des touches d'aquarelle, portent un regard à la fois poétique et réaliste sur une sombre réalité. C'est l'histoire d'un papa qui se fait jeter en prison pour avoir manifesté. Pays et cause demeurent anonymes, on parle de ronds rouges et de carrés bleus, les carrés représentant l'armée ou la police. Des lettres du monde entier affluent à la prison, au grand dam du gardien. Le prisonnier finit par s'en faire des ailes et, tel Icare, retrouve la liberté par la voie des airs. Réunis à nouveau, père et fille écrivent à leur tour des lettres. Goldstyn a réussi un tour de force : raconter une dure réalité avec tendresse. Le lecteur sent toute la gamme d'émotions du prisonnier, son isolement, son impuissance, mais il voit l'impact des mots d'encouragement. Cet album est un appel à la solidarité. En le dédiant au blogueur arabe Raïf Badawi et à sa famille, il amène cette réalité lointaine et étrangère pour nos jeunes d'ici en territoire connu. Ce n'est plus le problème d'illustres inconnus, c'est aussi un peu le nôtre…

Danièle Courchesne

Coup de cœur dans les toilettes

Enfant, avez-vous déjà éprouvé un certain plaisir à vous retrouver seul dans les toilettes de votre école alors que tous les autres élèves étaient en classe? Pour ma part, ce moment passé en solitaire dans cet espace abondamment occupé à la récréation était synonyme de liberté. Dans le silence de la pièce, je rêvassais tout en ayant l'impression de voler du temps à l'enseignement avec un grand E. André Marois exploite avec brio ce thème dans l'album *Aux toilettes* (Éd. Druide). Ainsi, par un beau matin, Julie demande à son enseignant Francis si elle peut aller à la salle de bain. Elle en revient en riant, affirmant qu'elle a vu un vieux film avec Louis de Funès. Puis c'est au tour de Thomas de vouloir aller aux toilettes. À son retour en classe, il a des miettes de frites sur lui. Les uns après les autres, tous les élèves de la classe se rendent au petit coin et en reviennent transformés, au grand désarroi de Francis qui ne comprend rien. Lorsque la cloche sonne enfin, l'enseignant court aux toilettes. Assis dans un cabinet, il attend. Mais rien ne se passe. Puis il ferme les yeux, une toute petite seconde. Et là, la magie opère! Pour illustrer ce texte qui nous replonge directement dans les odeurs de l'école, l'éditeur a choisi le talentueux Pierre Pratt. Ses couleurs grasses et ses lignes dynamiques se marient à merveille à cette histoire un peu folle où la rêverie est à l'honneur.

Nathalie Ferraris

Cœur de poulette

Comme coup de cœur, j'opte pour l'humour intelligent, à saveur sociale, de Pierrette Dubé. Ses histoires me font penser aux contes des *Mille et Une Nuits*, avec leurs personnages futés qui arrivent à leurs fins en attrapant les méchants par la ruse et en exploitant leurs points faibles.

À la lecture de *Tarzanette et le roi du petit déjeuner*, on a toujours un sourire au coin des lèvres. Ici, la poulette (qui sait vraiment se montrer méchante) met encore son intelligence au service de ses congénères. Elle devine instantanément les intentions malveillantes d'un promoteur sans vergogne, Jacquot Phaneuf, qui soudoie les fermiers en leur offrant une somme colossale afin qu'ils construisent un énorme poulailler et y entassent leurs poules. Pour Tarzanette et ses consœurs, il s'agit d'une atteinte à leur liberté et à leur bienêtre. Les mots trop abstraits, comme «productivité, surconsommation, respect, revendications», ne sont jamais prononcés, mais expliqués à travers des exemples simples. L'auteure sait qu'elle peut faire appel au gros bon sens des enfants.

Les illustrations de Marie-Ève Tremblay sont joyeuses et reflètent tantôt la candeur des poulettes, tantôt la cupidité du restaurateur ou la malice de la poulette futée. Un excellent album que j'aime relire, car il me redonne confiance en l'être humain (et en la méchante poulette).

Renée Leblanc